Relire Orwell – Question littéraire, enjeu philosophique, réponse politique

Baudouin Jurdant

Publication originale : Baudouin Jurdant, « Relire Orwell : Questionnement littéraire, enjeux philosophiques, réponse politique », in Françoise Willmann (dir.), *La Science-Fiction, entre Cassandre et Prométhée*, Presses Universitaires de Nancy, 2011.

Relire Orwell : drôle d'idée ! Nous sommes bien ici du côté de Cassandre plutôt que de Prométhée, avec une vision de l'avenir tramée par une inspiration dans le terrible présent vécu par Orwell au cours des années 1940, quand il se met à écrire un roman intitulé *The Last Man in Europe*, qui deviendra, sous la pression astucieuse de l'éditeur, *1984,* paru en 1949. Le roman a gardé des traces de cette formulation initiale qui nous renvoie à une inspiration déjà présente dans la littérature, notamment avec le roman de Mary Shelley, l'auteur de Frankenstein, qui, en 1827, publie *The last man*, ouvrage déjà marqué par les mécanismes du genre de la science-fiction.

Un tel thème engage la littérature dans une dimension philosophique puisque, de façon implicite, il l'oblige à mettre en œuvre une définition de l'être humain dont l'expression ne peut guère éviter l'engagement politique. Le "dernier homme" constitue la trame d'un fantasme littéraire où s'articule le passage d'un monde à un autre, celui-ci ne gardant du premier qu'une sorte de nostalgie de l'humain, la nostalgie d'une présence dont l'auteur tente de rendre compte par l'écriture. Aussi bien George Orwell que Mary Shelley ont voulu construire le souvenir de l'être humain.

La thèse que je voudrais défendre ici est que la caractérisation de ces deux mondes décrits par Orwell, le monde d'avant et le monde d'après, repose de manière très essentielle sur les rapports entre parole et écriture, entre la dimension orale de la langue

et sa dimension écrite. Le monde d'avant, celui dont Orwell vise à défendre la survie, est un monde dont l'organisation à la fois politique, sociale et culturelle est dominée par l'écriture, la possibilité d'une pensée libre, le développement d'une littérature. Le monde d'après, ce monde totalitaire dont Orwell nous dépeint les aspects les plus terribles, est un monde dominé par l'oralité, celle dont il nous offrira les caractéristiques à travers la fiction du *Newspeak*.

S'agit-il d'un roman de science-fiction ? La science n'est guère présente dans le récit d'Orwell ou en tout cas elle n'y joue pas de rôle très important. Je tenterai néanmoins de défendre l'idée que la science y est impliquée en négatif. Son absence, difficilement concevable à l'époque où Orwell écrit, est éloquente. Elle agit comme une sorte de catalyseur tout à fait approprié pour mettre en évidence la dimension problématique des rapports entre oralité et écriture et la manière dont la gestion qui en découle peut avoir des effets sur l'émergence et l'emprise d'un pouvoir totalitaire sur les communautés humaines.

1 L'oralité du novlangue

Reprenons tout d'abord l'argumentation linguistique servant de fond à l'utopie orwellienne. Elle tient toute entière dans ce nouveau dispositif décrit par Orwell sous le nom de *Novlangue.* Remarquons en passant une maladresse de traduction importante. L'original anglais nous parle de « newspeak » dont la traduction littérale devrait être « nouveau parler » ou « novparl ». Une telle traduction aurait eu le mérite de souligner l'une des caractéristiques essentielles du dispositif imaginé par l'auteur : il s'agit bien de transformer l'usage courant de la parole ordinaire. Le nom même du dispositif aurait exigé de ne pas faire l'impasse sur la dimension orale de la langue. [1]

Dans une annexe au récit, Orwell résume les principes de ce *Newspeak* : il comporte trois vocabulaires : le vocabulaire A, le vocabulaire B et le vocabulaire C. Le vocabulaire A comprend tous les mots chargés de faire « sens » sur la base d'une référence à des objets ou à des actions concrètes. Il est là pour désigner des choses physiques : table, fourchette, rideau, maison, ou des actions concrètes : boire, manger, courir, etc. Le vocabulaire B a été construit à des fins politiques. Sa caractéristique principale est d'être constitué de mots composés, comme « bienpensé » *goodthink*, signifiant orthodoxie, « pensercrime », *crimethink*, signifiant « crime de la pensée, « bonsexe » *goodsex*, signifiant chasteté, et ainsi de suite. Comme le précise Orwell, par contraste avec le vocabulaire A, les mots du vocabulaire B ont la possibilité d'avoir un sens ambivalent. Pour illustrer ce point, Orwell nous donne l'exemple du « parlercanard » *duckspeak*, « caqueter comme un canard » dont l'emploi peut servir soit à faire l'éloge d'un discours soit à jeter sur lui l'opprobre, l'attitude à adopter et le sens à comprendre dépendant du contexte idéologique de son utilisation. Quant au vocabulaire C, il consiste entièrement en termes scientifiques et techniques dont les listes relèvent de spécialités soigneusement séparées les unes des autres. « Il n'existait pas, précise Orwell dans son annexe linguistique, en vérité, de mot pour exprimer *science*... » [2]

1. La traduction d'Amélie Audiberti va encore plus loin puisqu'elle traduit *duckspeak* par « canelangue » alors qu'ici, la référence à l'oral est quasiment explicite.

2. George Orwell, *1984*, trad. Amélie Audiberti_,_ Paris, Gallimard, Folio, 1950, p. 405.

2 Les codes de Basil Bernstein

La caractérisation des vocabulaires A et B me semble recouper la manière dont le sociolinguiste Basile Bernstein avait lui-même défini deux grandes catégories d'usage de la langue. L'une correspondait à un usage associé à l'existence de ce qu'il a appelé le *restricted code* et qui se reconnaissait par les traits suivants :

- usage fréquent de mots concrets, c'est-à-dire de mots dont le contenu correspondait à des objets concrets ou à des actions physiques ;
- une syntaxe simple avec des phrases courtes ;
- un abus de marqueurs subjectifs comme les pronoms personnels, les *shifters* temporels et spatiaux : « aujourd'hui », « maintenant », « ici », « là » , etc.
- une dominance du style oral sur un style écrit dans la production du discours ;
- un usage fréquent de suffixes superlatifs tels que « super », « hyper », « extra », « maxi », etc.

Par contraste avec ce *restricted code*, Bernstein pose l'existence d'un *elaborated code*, un code élaboré, dépendant de manière beaucoup plus claire de l'apprentissage scolaire de l'écriture et de la lecture, impliquant une distanciation beaucoup plus nette du locuteur par rapport au contenu de ses énoncés, l'influence de la culture du livre, des phrases plus longues, souvent dotées de subordonnées, etc. Selon le sociologue, ces deux « codes » définissaient l'usage du langage dans deux classes sociales différentes : le code restreint était au service d'un usage de la parole propre aux classes inférieures tandis que le code élaboré était l'apanage des classes moyenne et supérieure.

Passons sur l'aspect quelque peu caricatural de cette caractérisation des usages sociaux de la langue. Il me semble néanmoins évident que l'on peut faire des recoupements entre la manière dont Orwell décrit le dispositif de son *Newspeak*, et le code restreint de Bernstein. Du coup, ce qu'Orwell nous propose dans son utopie totalitaire c'est bien la mise en place d'une domination d'un usage oral de la langue (correspondant au *restricted code* de Bernstein) sur celui d'un usage directement associé à la pratique de l'écriture et de la lecture. [3] Cela nous renvoie au populisme qui devait fonder l'émergence de sociétés totalitaires en URSS ou dans l'Allemagne nazie et qui ont directement nourri l'inspiration d'Orwell pour écrire son roman [4].

Jusqu'ici, l'argument ne suscitera guère d'objections. Ce qui risque d'être plus problématique, c'est l'idée de voir dans la tension qui définit la dynamique du récit orwellien

3. Nous reviendrons de manière plus nuancée sur cette « domination » de la parole sur l'écriture car la « parole » dont il s'agit reste une parole « programmée », pourrait-on dire, par le dispositif du Dictionnaire qui, grâce à l'écriture, autorise le façonnement de la langue parlée. *Newspeak*, représente ici le pouvoir médiatique propre à conditionner l'usage que le peuple est invité à faire de la parole. Celle-ci est asservie, capturée, contrainte par des prescriptions qui seraient tout simplement inconcevables sans l'écrit.

4. *cf.* Adolf Hitler (*Mein Kampf*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, p. 111) avait bien compris cette suprématie de la parole pour fonder son pouvoir totalitaire : « La force qui a mis en branle les grandes avalanches historiques dans le domaine politique ou religieux, fut seulement, de temps immémorial, la puissance magique de la parole parlée. La grande masse d'un peuple se soumet toujours à la puissance de la parole. Et tous les grands mouvements sont des mouvements populaires, des éruptions volcaniques de passions humaines et d'états d'âme, soulevées ou bien par la cruelle détresse de la misère ou bien par les torches de la parole jetée au sein des masses, — jamais par les jets de limonade de littérateurs esthétisants et de héros de salon. Seule une tempête de passion brûlante peut changer le destin des peuples ; mais seul peut provoquer la passion celui-là qui la porte en lui-même. Elle seule octroie à ses élus les paroles qui, comme des coups de marteaux, ouvrent les portes du cœur d'un peuple. »

le jeu d'une opposition entre la dimension orale de la langue et sa dimension écrite, celle-ci renvoyant clairement, pour Orwell, à l'existence de la littérature.

3 Le crime de Winston

Voyons tout d'abord ce qui arrive au héros d'Orwell, Winston Smith. Quand celui-ci commet-il l'irréparable ? à quel moment son destin funeste se noue-t-il ? Il en prend lui-même conscience au moment où il achète un cahier dans une boutique, cahier qui va lui permettre, après avoir réussi à se dissimuler du fameux « télécran » qui surveille les gens en permanence au cœur même de leur espace domestique privé, d'entamer la rédaction de son journal intime. C'est à ce moment-là très précisément qu'il sait qu'il vient de commettre un « pensercrime » qui le conduira à sa perte parce que c'est à travers l'écriture de son journal intime qu'il va réussir à libérer sa pensée de l'étau qui l'enserrait à travers l'usage du *Newspeak*. Tout oppose cet acte d'écrire-là à l'usage de la parole tel qu'il est impliqué par le dispositif du *Newspeak*. En fait le crime, c'est de se mettre précisément à penser, tout simplement. Et pour Orwell, cet acte de penser est intimement connecté à l'écriture. Pas n'importe quelle écriture : une écriture personnelle, privée, quasi-secrète, profondément réflexive, peu soucieuse d'une dimension sociale. Elle résulte d'un acte individuel, d'un engagement personnel qui va déterminer le cours du destin de ce triste héros. Cette écriture d'ailleurs, se situe bien dans une opposition à la dimension orale de la langue représentée par la parole. Celle-ci ne peut exister que dans le présent de l'acte même de parler. Or Winston dédicace son journal intime de la façon suivante :

« au futur ou au passé, au temps où la pensée est libre
où les hommes sont dissemblables mais ne sont pas solitaires,
au temps où la vérité existe, où ce qui est fait ne peut pas être défait. » [5]

Il exclut le présent du champ de ses destinataires potentiels. Il exclut précisément le temps de la parole. Il l'exclut pour donner tout son sens à l'acte d'écrire comme acte irréversible rendant impossible que ce que l'écriture a un jour noué, puisse être dénoué.

1984 exprime ici une préoccupation majeure d'Orwell, le journaliste-écrivain. Dans une conférence donnée à la BBC le 19 juin 1941, l'auteur, terrifié par le totalitarisme de l'Allemagne nazie, pose la question : « La littérature peut-elle survivre dans un tel climat ? [...] Si le totalitarisme s'installe de façon permanente à l'échelle mondiale, ce que nous avons connu sous le nom de littérature disparaîtra. » L'auteur précise ensuite sa pensée : « ... pour écrire quelque chose qui se tienne, il faut ressentir profondément la vérité de ce qu'on dit, sans cela, l'élan créatif fait défaut. [Or] les brusques revirements affectifs que le totalitarisme exige de ses adeptes sont psychologiquement impossibles. Et c'est la raison principale pour laquelle, à mon sens, si le totalitarisme triomphe sur l'ensemble du globe, la littérature telle que nous l'avons connue, est condamnée. »

Pour Orwell, la fin de l'écriture littéraire, c'est la fin de la pensée, la fin de l'homme.

5. George Orwell, *1984*, trad. Amélie Audiberti, Paris, Folio 822, NRF, 1950, p. 42.

4 Parler l'idéologie

Cette position fait étrangement écho au témoignage, bien réel cette fois-ci, d'Arthur Koestler dans son essai autobiographique intitulé *Hiéroglyphes I* et cité par Jean-Marc Negrignat_ _ : « Toutefois, dès ce moment, Koestler s'aperçut que ce procédé de « double pensée » pouvait buter sur une limite apparemment infranchissable : « [...] lorsque j'essayais d'appliquer le même procédé à l'écrit, je me sentais paralysé [...] Mon langage et mon raisonnement avaient été reconditionnés selon le jargon du Parti, mais cette transformation demeurait limitée au mot parlé. Quand il s'agissait d'écrire, je me heurtais à une résistance inconsciente [...] J'étais incapable d'écrire dans le style du Parti ». [6] Dans un autre passage, Koestler écrit encore : « ... nous étions victimes d'une espèce d'autosuggestion verbale. C'était le triomphe de la parole sur la réalité. » Alain Besançon précise que même lorsque le discours idéologique est « incapable de modifier le réel selon ses fins [...] son rôle est d'*évoquer* au sens magique du terme, c'est-à-dire de suggérer la réalité inexistante [...] Il n'est pas question d'adhérer à l'idéologie par une libre décision de l'esprit [...] Il faut la *parler*, car [...] cette langue-là est l'institution de la société supposée existante ». [7]

Mais que veut dire véritablement « parler l'idéologie » ? demande encore Jean-Marc Negrignat. Est-ce un pur jeu verbal sans conséquence ? Les mots proférés paraissent en effet sans lien *substantiel* avec la réalité visible qu'ils prétendent désigner. « Celui qui la parle, écrit Alain Besançon, lui donne de la vérité, la sienne, de l'être, le sien ».

On pourrait également évoquer en écho à ces considérations orwelliennes sur cette tension entre parole et écriture, les observations du philologue allemand Victor Klemperer sur le fonctionnement de la LTI (*Lingua Tertii Imperii*) [8]. Certains aspects de la LTI illustrent bien ce processus de double pensée qui repose sur l'ambivalence de certains mots dont le sens va dépendre du contexte de leur usage comme l'indiquent les prescriptions d'Orwell sur le fonctionnement du Vocabulaire B de *Newspeak*. Tout se passe comme s'il s'agissait d'étendre à toute une partie du vocabulaire de la langue un usage propre à la catégorie de ces mots que les linguistes appellent des *shifters*, c'est-à-dire des mots dont le sens dépend complètement du contexte de l'énonciation. Et nous avons vu avec Bernstein que l'une des caractéristiques essentielles du *restricted code* était effectivement un usage abusif de *shifters*.

On pourrait multiplier les exemples d'indices qui, dans le roman d'Orwell, illustrent ce qui pourrait apparaître comme une véritable opposition entre la parole et l'écriture. La parole est pratiquement toujours associée à des moments pénibles. Souvenons-nous du mépris que Winston exprime pour le bavardage inconsistant de son épouse, membre du parti. Et des exemples que l'auteur nous donne de la langue de bois politique, cet idiome très particulier qu'Arthur Koestler par exemple stigmatisera dans ce qu'il appelait lui-même le « djougachvilien », néologisme forgé d'après le véritable nom de Staline [9].

6. Jean-Marc Negrignat, *Avoir été communiste*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, p. 45-46.

7. Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, p. 287-300.

8. *Cf.* Victor Klemperer, *LTI. La langue du IIIe Reich. Carnets d'un philologue*, trad. Elisabeth Guillot, Paris, Albin Michel, 1996.

9. Orwell précise également dans son annexe linguistique la manière dont les prescriptions du *Newspeak* devaient induire une prosodie particulière : « Leur emploi [des mots du *Newspeak*] entraînait une élocution

5 Dualisme corps/pensée

Le titre de l'œuvre qu'Orwell écrivait, devait être *The Last Man in Europe*. Ce « dernier homme » relève d'une définition qui s'explicite à travers le processus mis en place par O'Brien, le tortionnaire de Winston, pour le détruire. Cette destruction se fait en deux temps. Il y a tout d'abord la destruction du corps. Le passage témoignant de cette dégradation physique est celui dans lequel, précisément, l'auteur évoque le titre initial du roman :

> "— Si tu es un homme, Winston, tu es le dernier homme. Ton espèce est éteinte ; nous sommes les héritiers. Comprends-tu le fait que tu es seul ? Tu es en dehors de l'histoire, tu n'existes pas."
>
> Un peu plus loin, O'Brien renchérit : "—Tu es le dernier homme. Tu es le gardien de l'esprit de l'homme. Tu vas te voir toi-même tel que tu es. Déshabille-toi." Winston est alors invité à voir ce qu'il est dans un miroir à trois faces, ce qui fait dire encore à O'Brien : "— Mets-toi entre les ailes du miroir. Tu pourras ainsi te voir également de profil."

La deuxième étape du processus est celle où O'Brien va avoir raison de l'âme de Winston. C'est grâce à la chambre 101 et à la trahison que celle-ci va susciter chez Winston quand, pour éloigner les rats de son visage il suggère de faire subir ce supplice à Julia, la femme qu'il aime, que le tortionnaire réussit à détruire l'âme du héros, sa dignité, son honneur. Autrement dit, la définition de l'homme qui s'ébauche en creux à travers sa destruction est celle d'un homme « corps et pensée », « matière et esprit », c'est une définition dualiste.

Cet homme à la destruction duquel Orwell nous fait assister, cet homme où se conjoignent deux composantes relativement indépendantes l'une de l'autre, cet être à la fois physique et psychique, d'où vient-il ? La définition dualiste de l'être humain marque de son empreinte toute la tradition philosophique occidentale remontant à son initiateur : Platon. Car c'est bien dans l'œuvre de Platon que naît cet homme « corps et esprit » dont Orwell nous fait concevoir la fin. Du coup, comment ne pas se poser la question symétrique de celle qui anime le roman, à savoir celle de la fin de l'homme immédiatement antérieur à celui dont Platon nous annonce la naissance ? La réponse à cette question se trouve précisément chez Platon, dans ce dialogue philosophique qui anticipe d'une manière si convaincante les traits essentiels de notre modernité, à savoir : *La République*.

6 Socrate, le dernier homme

Parmi les dix livres de *La République*, on admet généralement que le premier a un statut distinct des autres, certains spécialistes y voyant même, parfois, une œuvre à part.[10] La différence entre ce livre et les autres est nette mais il parait évident

volubile, à la fois martelée et monotone. [...] Le but était de rendre l'élocution autant que possible indépendante de la conscience, spécialement l'élocution traitant de sujets qui ne seraient pas idéologiquement neutres. » (*op. cit.*, p. 404)

10. *cf.* Kimon Lycos, *Plato on Justice and Power. Reading Book I of Plato's Republic*, London, The MacMillan Press, 1987 : [si la rédaction du dialogue relève de la période de maturité de Platon], « le Livre

aujourd'hui que Platon en avait décidé ainsi dans le cadre d'une œuvre dont l'unité est incontestable. Dès lors la question s'impose de savoir ce que signifie cette différence de ton entre le Livre I et les neuf autres qui lui succèdent.

Tout au long du Livre I, on assiste à une discussion qui met la *parole* de Socrate aux prises avec trois formes de violence : il y a d'abord celle qui s'exprime dans la force physique de Polémarque et de ses compagnons barrant le chemin du retour à Athènes de Socrate et Glaucon pour les contraindre à rester avec eux au Pirée. Il y a ensuite la violence de la puissance financière de Céphalè. Celui-ci prête une attention distante, conventionnelle et simpliste au questionnement socratique.[11] La discussion tourne court à son départ. Il y a enfin la violence du pouvoir politique qui se cristallise dans l'éloge que Thrasymaque fait de la tyrannie en négligeant son cortège d'injustices et de maux. Si Socrate ne parvient pas à se faire entendre, c'est parce que ces trois formes de violence sont causes de surdité : Polémarque refuse d'entendre,[12] Céphalè se retire de la discussion pour sacrifier aux dieux, Thrasymaque veut exercer un monopole exclusif sur la parole et tente ainsi d'empêcher Socrate de parler.

Au moment où Platon écrit son dialogue, il n'y a pas longtemps que Socrate est mort, à la suite d'un vote démocratique qui le condamne à boire la ciguë en 399 avant J-C. Cette mort de Socrate le condamne au silence. Au silence ? Pas vraiment ! Tout au début du « dialogue », c'est la perspective d'assister à une course de relais au flambeau et à cheval qui persuade finalement Socrate de rester au Pirée avec Glaucon. Socrate adhère à cette mise en scène du relais qui ne prend tout son sens qu'au moment où Platon va se saisir du flambeau de la parole socratique pour en assurer en effet le relais à travers son écriture. C'est ici, à la fin du Livre I que nous passons d'un monde à l'autre, du monde où la parole fait lien à celui qui va naître de l'écriture platonicienne. Relisons tout d'abord cette conclusion étrange du Livre I : Socrate avoue son échec. Mais cet échec n'est pas tant celui de Socrate que celui de sa parole, on pourrait même dire, de LA parole. Les résultats de la discussion ayant été bien maigres, Socrate s'accuse : "... c'est ma faute, dit-il ...[...] avant d'avoir trouvé ce que nous cherchions en premier lieu, à savoir la nature de la justice, j'ai lâché ce sujet pour me jeter dans l'examen de ce point particulier, si la justice est vice et ignorance, ou sagesse et vertu ; puis un autre propos étant survenu, à savoir si l'injustice est plus avantageuse que la justice, je n'ai pu m'empêcher de quitter le sujet précédent pour celui-ci ; en sorte qu'à présent le résultat de la discussion, c'est que je ne sais

I, sujet de cette étude, porte toutes les marques d'un dialogue « de jeunesse » ou « Socratique ». Et en effet, certains savants ont cru dans le passé qu'il s'agissait d'un dialogue de jeunesse, le *Thrasymaque*, que Platon aurait ajouté au reste de *La République* après coup. » Soulignons que cet auteur ne souscrit pas finalement à cette hypothèse.

11. Kimon Lycos (*op. cit.*,_ p. 26sq) a un jugement très sévère sur Céphalè dont la morale simpliste et étriquée fait que son dialogue avec Socrate tourne court. Céphalè a peu de considération pour le fait de philosopher, si ce n'est sur le tard, quand la vraie vie est presque finie. Je partage entièrement cette vision négative exprimée par cet auteur sur le personnage de Céphalè. La violence qui s'exprime dans le dialogue avec Céphalè est analogue à celle qui est évoquée par Yannick Haenel dans son roman *Jan Karski* (NRF, Paris 2009) quand il rapporte la manière dont son héros, Karski, témoigne de ce qu'il a vu dans le ghetto de Varsovie en 1940 auprès de Roosevelt pour le convaincre d'intervenir pour sauver les Juifs de Pologne : « J'avais affronté la violence nazie, j'avais subi la violence des Soviétiques, et voici que, de manière inattendue, je faisais connaissance avec l'insidieuse violence américaine. Une violence moelleuse, faite de canapés, de soupières, de bâillements. Une violence qui vous exclut par la surdité, par l'organisation d'une surdité qui empêche tout affrontement. » (p. 128)

12. 327c : « —Seriez vous de force, reprit-il, à convaincre des gens qui ne veulent pas entendre ? — Nullement, dit Glaucon. — Alors, mettez-vous dans la tête qu'on ne vous écoutera pas. »

rien…" (354b). La pensée de Socrate s'est trouvée ballottée d'un sujet à l'autre par LA parole, au rythme des associations relativement déconnectées les unes des autres qui pouvaient lui venir à l'esprit ainsi qu'à celui de ses jeunes interlocuteurs.

Ne serait-il pas possible de reconnaître dans ce Socrate qui avoue son échec, la figure alternative d'un autre "dernier homme", pouvant relever non pas de la définition orwellienne associée au dualisme d'un *corps pensant*, mais bien d'une définition différente qui fait de l'homme un *sujet parlant*, c'est-à-dire un homme défini non pas en lui-même et pour lui-même, mais dans ce qui le caractérise comme différence en acte dès qu'il parle à ses semblables ? Ce *sujet parlant* en effet n'est pas moins divisé que le *corps pensant* mais le clivage qui affecte le premier, n'est pas tracé par une écriture propre à autonomiser la pensée en effaçant le corps de celui qui écrit [13] ; il est marqué par la présence de la parole d'autrui. Il est à la fois *parlant* la parole et *parlé* par elle.

7 Un autre « Socrate »

Au début du livre II, nous retrouvons Socrate. Apparemment le même homme — en tout cas, le même nom !—, entouré des mêmes interlocuteurs même si, à partir de là, seuls Glaucon et Adimante interviendront. Relisons la première phrase du livre II et donnons lui tout le sens qu'elle mérite au nom de la situation qui met Platon aux prises avec le silence de Socrate. Platon lui fait ouvrir le livre II de la manière suivante : "— Après avoir dit ces mots [il s'agit de l'aveu de son échec] je croyais bien être quitte de parler ; mais ce n'était, parait-il, qu'un prélude !" [14] C'est à ce moment-là que Platon prend les choses en mains et qu'il assure le relais de la parole socratique à travers une écriture qui change de ton et de style, comme l'ont constaté les spécialistes. Il ne s'agit plus de se laisser mener dans l'errance d'une parole soumise aux caprices d'associations plus ou moins cohérentes. Il s'agit maintenant d'une construction, la construction d'un argument philosophique rigoureux qui vise à défendre la cause de la justice dans l'État. Nous ne sommes plus au Café du Commerce, nous sommes dans un séminaire de haute philosophie. Julien Coupat ne croyait sans doute pas si bien dire quand, péremptoire, il affirmait : « La philosophie naît comme deuil bavard de la sagesse originaire. » [15]

L'écriture y tiendra le premier rôle, s'il est vrai qu'après avoir écouté le défi de ses deux *challengers* habiles que sont Glaucon et Adimante, Socrate se sent "brusquement

13. C'est bien ce thème de l'effacement du corps qui va fonder la fable de Gygès, à travers laquelle, au début du livre II, Glaucon lance à Socrate le défi d'une défense de la justice dans un monde régi par la crainte que peut inspirer un pouvoir totalitaire autant qu'ubiquitaire, le pouvoir que confère l'anneau qui rend invisible celui qui le porte et qui, qu'il soit juste ou injuste, homme de bien ou méchant, se comportera toujours de manière injuste à cause du pouvoir qu'il détient.

14. La *parole* de Socrate comme prélude à *l'écriture* platonicienne : c'est bien de cela qu'il s'agit. Le Socrate qui survit à l'échec de LA parole est celui que Platon construit en même temps qu'il ouvre à l'écriture cet espace de la philosophie qui est encore le nôtre aujourd'hui et d'où sortira cette définition dualiste de l'être humain dont Orwell prédit la disparition dans son roman.

15. Julien Coupat, *Le Monde* daté du 26 mai 2009, entretien recueilli par Isabelle Mandraud et Caroline Monnot. J'ai relevé cette phrase au nom du commentaire que le matin même, France-Inter en faisait, la citant pour donner un exemple du langage supposé « abscons et prétentieux » de Julien Coupat. Exemple typique du vent anti-intellectualiste que le président Sarkozy fait souffler sur la France d'aujourd'hui. Cette référence à la « sagesse ordinaire » n'est pas dénuée d'ambiguïtés cependant. Qu'on puisse l'identifier chez Socrate ne fait pas de doute, mais, depuis, on peut craindre qu'elle se soit progressivement perdue dans les méandres d'une oralité largement colonisée par les écritures qui triturent l'âme humaine de multiples manières.

venir une idée à l'esprit" pour soutenir son plaidoyer : "— La recherche que nous entreprenons, dit-il, est très épineuse et demande, à mon avis, une vue pénétrante. Puisque cette pénétration nous fait défaut, voici comment je crois qu'il faut mener notre enquête. Si l'on donnait à lire de loin à des gens qui ont la vue basse des lettres écrites en petits caractères, et que l'un d'eux s'avisât que les mêmes lettres se trouvent écrites ailleurs en caractères plus gros sur un tableau plus grand, ce leur serait, je présume, une belle chance de commencer à lire les grosses lettres et d'examiner ensuite les petites pour voir si ce sont les mêmes." (368c-d)

Le Socrate de l'écriture platonicienne est l'héritier du "dernier homme", sujet parlant la parole et parlé par elle, mort en 399 avant Jésus Christ. Platon invente, grâce à l'écriture, une méthode que nous utilisons encore : il fabrique un modèle, c'est-à-dire une sorte de microscope mental qui permet de rendre visible la réalité invisible de nos pensées, de nos phantasmes. Ce microscope mental, c'est l'écriture. Quant au modèle, dont les "gros caractères" sont offerts à notre lecture, ce sera la Cité Idéale, celle que Socrate "construit en pensée" justement pour mieux identifier ensuite, la place et le rôle de la justice dans l'être humain. Nous savons tous que dans le *Phèdre*, Platon condamne l'écriture. En fait, il en condamne la généralisation incontrôlée en en réservant l'usage à une élite, celle dont il assure la formation à l'intérieur de l'Académie. Et même en ce lieu, l'usage de l'écriture sera soumise aux contraintes formelles imposées par la rationalité scientifique (arithmétique, géométrie, stéréophysique, dialectique).

8 Parler ou écrire pour penser

Cette tradition philosophique qui commence avec Platon se situe bien en ces « points de friction » où se problématisent en permanence les rapports entre la parole et l'écriture. Comme l'écrit Lindsay Waters : « ... la philosophie, telle que nous la connaissons et la pensons en Occident, s'est développée parmi des individus qui ressentaient avec une acuité particulière la tension entre parler et écrire. C'était là la ligne de faille où la friction entre deux modalités différentes de l'intelligence sut provoquer l'émergence de la philosophie. » [16] Cette idée me semble d'ailleurs avoir été développée de façon particulièrement intéressante et convaincante dans les travaux d'Eric A. Havelock. [17]

Mais il nous faut pousser plus loin notre questionnement. Platon fut certainement l'un de ces « individus » dont parle Lindsay Waters, capables de « ressentir la tension entre parler et écrire ». Et sa philosophie naît de la nécessité de gérer politiquement cette tension. Mais la gestion qu'il propose n'est pas claire. On y distingue nettement la préfiguration d'une tentation totalitaire qui va inspirer indirectement les tentatives réelles du XX^{e} siècle dont Orwell va faire l'expérience et qui vont tramer sa fiction (censure et domestication de la langue ordinaire grâce à un formatage rendu opérationnel par des prescriptions écrites). Mais on y reconnaît aussi bien un désir de justice, l'exigence d'une éthique, formulée comme problème dans le livre II de *La*

16. Lindsay Waters, *L'éclipse du savoir*, Paris, Editions Allia, 2009, p. 124.

17. *cf.* entre autres Eric A. Havelock, *Preface to Plato*, Cambridge and London, Harvard University Press, 1963, et en français, *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, Paris, Maspero, 1984.

République, et dont la solution intervient au livre VII sous la forme d'une théorie de la connaissance, une épistémologie illustrée par le célèbre « mythe de la caverne » [18].

Arrivés en ce point, nous sommes confrontés à la nécessité d'établir une distinction entre deux types d'écritures. [19] Il y a tout d'abord l'écriture commune, celle qui surgit d'une représentation visuelle de la langue parlée, ou plutôt de la *langue parlante*, l'écriture des poètes que Platon va répudier dans le livre X de *La République*, celle qui travaille la langue ordinaire pour en faire surgir des œuvres de fiction et qui est également l'écriture de l'histoire, l'histoire comme nouveau rapport des hommes à leur passé mis en place par l'écriture d'Hérodote. Il s'agirait bien ici d'une écriture qui peut mentir. [20] Ou dire vrai. C'est l'écriture qu'Orwell place à l'origine de cet homme dont il imagine la fin dans son roman. Elle fonde la liberté de penser au nom de la manière dont elle subvertit en permanence la parole ordinaire, le langage commun, la *doxa*. C'est aussi l'écriture quotidienne, celle des journalistes qui informent, enquêtent, critiquent, dérangent, réexaminant en permanence le fonctionnement politique, économique et social des communautés humaines. [21]

L'autre écriture est celle que la science met en œuvre. Il ne s'agit plus ici d'une représentation de la langue parlante. C'est une écriture qui cherche à court-circuiter en permanence sa référence aux mots du langage ordinaire. On pourrait dire avec Galilée que son « alphabet » se constitue de « cercles, carrés, triangles et autres figures mathématiques » plus appropriées que les lettres de l'alphabet pour déchiffrer le grand livre de la nature, indépendamment de ce qu'en disent les hommes à travers les structures de la langue ordinaire. C'est l'écriture que Platon réserve à une élite formée à l'intérieur de son Académie. Ce n'est pas une écriture de mots, mais de *formules*, visant à exprimer le fonctionnement conceptuel de la pensée humaine.

Ces deux modalités graphiques mettent en œuvre deux types bien distincts de créativité. Mais, disons tout de suite qu'il semblerait bien que ce soit grâce à leur disjonction que le monde dominé par l'écriture (celui dont Orwell prédit la fin) n'est pas forcément un monde totalitaire. Car, quand les deux écritures se rejoignent pour n'en faire plus qu'une, nous entrons dans un monde qui s'organise sous l'emprise d'une politique de communication techno-scientifique qui contient implicitement une menace de totalitarisme. [22] Du côté de la science, on passerait de la formule au formulaire,

18. *cf.* Baudouin Jurdant, « Les deux cavernes de Platon ou la solution épistémologique d'un problème éthique », intervention dans le cadre d'un séminaire de philosophie organisé par l'Association « La Taverne de Platon », Sciences Po, Lille, le 26 mars 2009.

19. Il est bien évident que la distinction que je vais tenter de mettre en évidence ne rend pas justice à toutes les complexités, toutes les nuances, tous les genres et tous les styles, toutes les graphies et tous les codes qui caractérisent aujourd'hui les fonctionnements multiples de l'écriture moderne. On m'excusera donc, j'espère, de la dimension parfois caricaturale de cette distinction qui n'est là que pour susciter de nouvelles interrogations sur cette problématique des rapports entre oralité et écriture, interrogations qui ont fait l'objet d'une exploration collective au cours d'un séminaire organisé par Joëlle Le Marec, Yves Jeanneret et moi-même en 2010 sous le titre général *Le Chaos des écritures*.

20. Ce dont s'aperçoivent tout de suite les premiers lecteurs d'Hérodote, justement, en particulier Thucydide qui lance la tradition d'un « Hérodote menteur » reprise par de nombreux auteurs depuis cette époque : *cf.* François Hartog, *Hérodote ou le miroir de l'histoire*, NRF, 1982.

21. La tentation totalitaire qui semble hanter tout pouvoir pourrait se mesurer à la violence de sa méfiance vis-à-vis des journalistes. Selon les circonstances, il peut aller jusqu'à les éliminer physiquement, ou se limiter à l'expression de tout le mépris dont il est capable pour ces « dangereux voyous des journaux », cette « bande de gredins » comme les appelait Hitler dans *Mein Kampf*.

22. *cf.* cette remarque très pertinente de Leo Strauss (*Sur une nouvelle interprétation de la philosophie politique de Platon*, Allia, Paris, 2004, p. 20) : « ... qu'il suffise ici de remarquer que le "totalitarisme"

d'une idéographie conceptuelle à l'écriture techno-administrative du pouvoir bureaucratique ; du côté de la littérature, on aurait affaire à l'idéologie et cette "langue de bois" qui vient d'une appropriation politique de l'écriture.

Cette distinction entre deux écritures et la tension née de leur disjonction nécessaire définissent ce qui a pu être considéré pendant bien longtemps et aujourd'hui encore, comme l'un des symptômes de notre civilisation occidentale, le symptôme des « *deux cultures* » dénoncé par C.P. Snow dans cette fameuse conférence de 1959 qui souleva en Grande Bretagne et ailleurs un débat passionné. Mais ce qui était perçu par Snow comme un obstacle majeur à la résolution des grands problèmes de l'Occident, devrait peut-être, à la lumière ce qui vient d'être dit, faire l'objet d'un nouvel examen plus attentif aux raisons profondes de ce schisme culturel. Snow parle d'un « abîme d'incompréhension mutuelle » [23] entre le monde de la science et celui des « humanités ». Et de rêver d'une réunification, source d'harmonie culturelle et d'accord consensuel entre les sciences et les arts grâce aux vertus d'une « meilleure communication ».

On sait qu'à l'époque, le pamphlet de Snow suscita de violentes réactions, en particulier de la part de Frank Raymond Leavis, l'un des grands critiques littéraires de l'époque, défenseur ardent du rôle que la fiction peut avoir dans notre ouverture aux richesses de la vie. Sans aller jusqu'aux extrémités de langage auxquelles sa passion de la littérature mena Leavis dans son hostilité à la problématique de Snow, je pense que sa vision témoigne de l'intuition qui m'anime quand j'ose penser qu'un tel schisme, loin de représenter une faille ou une faiblesse de la tradition occidentale, en illustre au contraire un atout majeur, ou en tout cas l'une des meilleures défenses que nos sociétés ont pu générer contre la tentation totalitaire qui nous viendrait de la contamination et de l'aplatissement communicationnels des créativités associées aux deux écritures que je viens de mettre en évidence [24].

9 Quelle vérité ? pour quelle écriture ?

Tout d'abord, on pourrait s'étonner de ce qu'Orwell, quand il exprime sa conception de la vérité, ne fasse pas la moindre référence à la science mais bien plutôt à l'écriture littéraire. La vérité ne serait pas véritablement du côté de la science, mais bien plutôt

d'aujourd'hui est essentiellement fondé sur des "idéologies", et en dernière analyse sur une science vulgarisée ou dévoyée, tandis que la tyrannie ancienne ne reposait pas sur un tel fondement. » C'est à travers ce rôle nouveau de l'idéologie que se mesure toute la distance qu'il peut y avoir entre Platon et Orwell.

23. C.P. Snow, *Les deux cultures*, Paris, Pauvert, 1968, p. 14-15 : « Des intellectuels littéraires à un pôle, à l'autre des scientifiques, dont les plus représentatifs sont les physiciens. Entre les deux, un abîme d'incompréhension mutuelle, incompréhension parfois teintée, notamment chez les jeunes, d'hostilité ou d'antipathie. »

24. Il n'est pas inintéressant de voir comment Hitler, dans *Mein Kampf*, conçoit la préparation des textes de propagande qui ont assuré son succès populiste : « Il était essentiel de prévoir avant chaque discours la nature probable et la forme des objections qui lui seraient opposées dans la discussion et de les éplucher complètement à l'avance dans ce même discours. Il faut exposer, dès le début, les objections possibles, et prouver qu'elles sont peu fondées ; l'auditeur, qui est venu bourré d'objections qu'on lui avait inculquées, mais qui reste de bonne foi, se laisse gagner plus facilement en entendant réfuter les arguments qu'on a imprimés dans sa mémoire. Ce qu'on lui avait appris s'élimine de soi-même, et son attention est de plus en plus attirée par la conférence. » (p. 465) L'auteur applique ici le principe essentiel de la communication qui consiste à maîtriser le plus fermement possible les conditions mêmes de la réception sans pour autant abandonner une intentionnalité marquée par le désir du pouvoir. Dans un autre passage, l'auteur écrit : « Mais ce qui est l'essentiel, c'est qu'on ne sait jamais, à propos d'un écrit, dans quelles mains il va tomber ; et pourtant il doit garder toujours la même forme. » (vol. II, p. 73) On reconnaît ici la préoccupation principale de Platon, celle qui lui fait rejeter l'écriture dans le *Phèdre*.

du côté de la littérature. Et cela n'est pas si surprenant quand on sait que pour Orwell, la vérité renvoie à quelque chose qui tient, quelque chose qui ne peut pas être défait, quelque chose qui résiste aux contextes changeants de notre vie d'êtres humains : l'œuvre littéraire, Shakespeare, Flaubert, Proust. Un tel idéal exclut effectivement la science du champ de la vérité dans la mesure où les « vérités » de la science changent. Les vérités d'aujourd'hui sont les erreurs de demain, a-t-on coutume de dire, et ce n'est certainement pas pour rien que Thomas Kuhn, dans *La Structure des révolutions scientifiques*, fait référence à *1984* pour illustrer cette reconfiguration permanente des savoirs du passé en fonction des besoins de vérité du présent [25]. Ces caractéristiques sont bien celles de l'oral. Mais en même temps, il est difficile de ne pas mettre la science plutôt du côté de l'écriture que du côté de la parole. Il ne s'agirait évidemment plus ici de l'écriture littéraire. Il s'agirait plutôt d'une écriture qui, d'une certaine manière, fonctionne *comme* la parole : tout d'abord, c'est une écriture collective, s'opposant de ce fait à l'écriture littéraire ; ensuite, c'est une écriture impersonnelle, comme la parole dans les sociétés traditionnelles orales. Je fais référence ici à une distinction qui avait été proposée par Walter Ong dans son petit ouvrage *Orality and Literacy. The technologizing of the word* [26]. Ong distingue l'oralité primaire de l'oralité secondaire [27]. L'oralité primaire est celle qui définit l'usage de la parole dans des communautés qui n'ont jamais connu l'écriture tandis que l'oralité secondaire se définirait par un usage de la parole modifié par la disponibilité d'une écriture.

Cette distinction de Walter Ong insiste sur l'existence de deux régimes d'oralité, l'oralité secondaire se distinguant de l'oralité primaire par l'existence d'un système de représentation visuelle de la parole et par l'influence que ce système peut dès lors exercer sur l'expression orale. [28] On peut présumer que cette influence va se différencier selon les graphismes c'est-à-dire selon les principes qui orientent la visualisation du flux de la parole. Il faut ici faire une remarque sur l'écriture alphabétique telle que les Grecs en font usage. En « brisant la syllabe » [29], comme le disait James Février, notamment par la notation des voyelles, les Grecs mettent en question les unités syllabiques qui sont les unités élémentaires de *réception* de la parole au profit d'une visualisation de ses unités d'*articulation* : les lettres-phonèmes. L'alphabet grec fournit une représentation de la langue *parlante*. Alors que son modèle phénicien donne une représentation de la langue *parlée*, entendue, et donc plus directement conforme aux codes socio-culturels qui président à la *réception* du discours. Ceci explique peut-être

25. Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. Laure Meyer, Paris, Champs Flammarion, 1983, p. 228.

26. Walter J. Ong, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, Routledge, London and New York, 1982.

27. Les concepts fabriqués par Ong n'ont rien à voir avec ceux qui, dans une formulation presqu'identique, font référence à certaines étapes de la maturation de l'enfant en psychanalyse.

28. Il faut ici rendre hommage à l'œuvre entière de Jack Goody qui a exploré d'une manière particulièrement profonde et systématique les conséquences à la fois sociales, culturelles et politiques de la « littératie » : *cf.* Jack Goody, *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Ed. de Minuit ; *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF, 1994 ; *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute, 2007, ainsi que le numéro spécial de la revue *Pratiques*, 131-132 (Décembre 2006) coordonné par Jean-Marie Privat et Mohamed Kara, *La littératie. Autour de Jack Goody.*

29. *cf.* James Février, « Les Sémites et l'alphabet », in COLLECTIF CIS, *L'écriture et la psychologie des peuples*, Centre International de Synthèse, Paris, A. Colin, 1963 : « Le point capital de l'alphabet grec, c'est qu'il brise l'unité des syllabes à occlusive initiale ou finale et que ce système qui se veut concret introduit des signes abstraits dans son répertoire. »

pourquoi les « sociétés syllabiques » (comme le Japon par exemple) témoignent d'un plus grand respect des traditions que les « sociétés alphabétiques ».

Pour revenir à Orwell, et à l'appartenance du roman au genre de la science-fiction, je disais que cette science, dans le roman, est absente et que c'est bien cette absence qui signe l'organisation totalitaire de la société d'Océania. Ce qui manque, c'est précisément cette créativité singulière que la science fait exister dans le savoir à partir des contraintes et des conventions qui régissent la réception de l'écrit. Tout se passe comme si les dispositions mentales qui président au fonctionnement de la parole dans les communautés traditionnelles orales (et qui définissent la notion d'*oralité primaire* chez Walter Ong), au lieu de s'appliquer au fonctionnement d'une parole devenue peu fiable justement, s'appliquaient à l'écriture. Ici ce serait la dimension orale de la faculté de langage qui définirait les moules mentaux à l'intérieur desquels doit se couler l'écriture à partir d'une référence aux structures de réception du discours, ce que Ludwig Fleck appelait les « collectifs de pensée » [30]. Dans une publication antérieure, j'ai essayé de rendre compte de cette particularité de la tension entre l'écrit et l'oral qui s'exprime dans la science en évoquant l'émergence avec celle-ci de ce que j'ai appelé une *scripturalité primaire*, par analogie avec l'oralité primaire de Walter Ong. [31] L'efficience parfaite d'une telle *scripturalité primaire* s'est longtemps cherchée à travers les projets d'idéographie dont beaucoup de scientifiques ont rêvé dans l'histoire : Wilkins, Leibniz, Frege. Ces célèbres savants voulaient délibérément mettre en place des graphies directement articulées sur le concept, c'est-à-dire au fond, sur la pensée, sans passer par la mise en mots, considérée à juste titre, comme une médiation incontrôlable vouée aux distorsions hasardeuses de la subjectivité humaine. Comme le disait Schopenhauer : « Les pensées meurent au moment où elles s'incarnent dans des mots » [32]. Le graphisme de l'écriture scientifique reprendrait à son compte, indépendamment d'une visualisation des mots, le fonctionnement de la pensée spécifique de l'oralité primaire, que l'écriture aurait contribué à perturber à travers la mise en place d'une représentation visuelle de la *langue parlante* et non *parlée* [33].

Les tensions impliquées par une telle gestion des rapports entre l'écrit et l'oral sont bien différentes de celle qu'Orwell met en scène dans *1984*. Si la dimension orale de

30. *cf.* Ludwig Fleck, *Genesis and development of scientific facts*, Chicago University Press, 1949 (1935), p 93.

31. Baudouin Jurdant, « La science : une écriture parlante ? » in *Alliage*, n° 40 (1999) : « Imaginons maintenant que *ce que* l'usage de la parole pourrait avoir perdu en passant, à cause de l'écriture, d'une oralité primaire à une oralité secondaire, un usage particulier de cette même écriture se soit spécifié pour le retrouver. Tout se passerait comme si, à l'apparition d'une oralité secondaire – fantasmatiquement dommageable en termes de lien social et de cohésion socio-culturelle –, se trouverait associée ce qu'on pourrait appeler une " scripturalité primaire " définissant un usage de l'écriture centré sur le contenu de l'écrit plutôt que sur la légitimité du scripteur, mettant l'accent sur la dimension *impersonnelle* du message plutôt que sur ses possibilités d'expression subjective, faisant intervenir des contraintes analogues à celles qui, dans le cadre de l'oralité primaire, déterminent une nouvelle forme de clivage du sujet-scripteur, à la fois " écrivant l'écriture " mais aussi " écrit par elle ", bref, un usage de l'écriture dont les règles se spécifieraient en vue de le libérer d'un conditionnement associé à l'oralité secondaire que l'écriture aurait pourtant contribué à mettre en place. »

32. Cité sans référence par Jacques Hadamard, *Essai sur la psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, Paris, Bordas, 1975, p. 75. L'ouvrage d'Hadamard, très éclairant sur les rapports du langage à la pensée, date de 1945, la version originale ayant été publiée en anglais chez Princeton University Press.

33. La notion de *scripturalité primaire* rejoindrait ici sur certains points le concept derridien d'*archiécriture*, c'est-à-dire d'une écriture associée à l'idée de « trace » indépendamment de toute représentation de la parole. Mais je lui donne ici un sens très différent de celui auquel s'est attaché Jacques Derrida (*De la grammatologie*, Paris, Editions de Minuit, 1967)

la langue y est promue comme seul outil d'une communication consensuelle entre les membres de la société, c'est bien parce que la parole qui en résulte est étroitement surveillée et contrôlée à travers les prescriptions écrites associées au travail sur le Dictionnaire. La parole doit se couler dans les moules que lui ont préparés les experts de la langue qui fabriquent le *Newspeak*. Cela pourrait se traduire dans la réalité par l'obsession des formulaires administratifs qui caractérisent le fonctionnement d'une société totalitaire et dont nous voyons se profiler très insidieusement les prémices dans notre société contemporaine. L'oralité mise en scène par Orwell nous renvoie à l'usage d'une parole formatée par des prescriptions écrites qui visent à rendre impossible ou plutôt, non pertinente, toute créativité personnelle et singulière dans l'usage oral de la langue. Paradoxalement, c'est bien de la mort de la littérature qu'il est question, la fin de l'écriture littéraire, la fin d'une pensée individuelle et subjective dont l'expression passe d'abord par les mots. Le régime totalitaire d'Océania se débarrasse de cette tension entre la parole et l'écriture en mettant au pouvoir une parole formatée et programmée par un ensemble de dispositifs. [34] L'absence de l'écriture scientifique grâce à laquelle une intelligence collective orientée vers le renouvellement des savoirs peut exister, augmente évidemment l'effet totalitaire de cette gestion.

10 Vulgarisation scientifique ou propagande ?

Remarquons pour conclure le rôle que joue la vulgarisation scientifique dans ce monde que nous sommes peut-être en train de perdre et où la science et la littérature définissent des domaines disjoints au nom de la manière spécifique dont chacune dynamise son propre style graphique à partir d'un rapport particulier à la dimension orale de la langue : une *écriture qui se contraint d'une référence à l'entendu, au reçu, au compris (et donc au collectif)* du côté de la science tandis que du côté de la littérature nous avons affaire à la *représentation visuelle d'une parole qui, en prenant le risque d'une énonciation solitaire, prend aussi le risque de ne jamais être entendue* [35]. [36] La vulgarisation scientifique est le dispositif qui tente, désespérément, de faire lien entre ces deux types de frayage scriptural. Comment faire en sorte que la science puisse effectivement s'écrire avec les mots de la langue ordinaire ? La vision que je viens de proposer transforme cette question en une sorte d'aporie insurmontable.

34. Cf Giogio Agamben, *Q'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Rivages/Poche, 2006.

35. C'est bien le sens qu'il faut donner à la dédicace de son journal intime par Winston Smith, le héros d'Orwell. On retrouve à plusieurs reprises cette question dans le roman : « Pour qui écrivait-il ce journal ? Cette question, brusquement, s'imposa à lui. Pour l'avenir, pour des gens qui n'étaient pas nés. » (p. 18) « Winston se demanda de nouveau pour qui il écrivait son journal. Pour l'avenir ? Pour le passé ? Pour un âge qui pourrait n'être qu'imaginaire ? » (p. 42). On retrouvera encore cette interrogation plus tard avec une réponse : il écrivait pour un seul lecteur : O'Brien, son tortionnaire. Mais il s'agit bien ici d'un trait essentiel de la littérature : le texte littéraire n'est pas adressé, il n'est pas écrit en fonction d'une anticipation de sa réception contrairement au texte scientifique qui, lui, par contre, est entièrement tramé par les conditions socio-épistémiques de sa réception.

36. Cf également Roland Barthes (cité par Yves Jeanneret, *Penser la trivialité.* Volume 1 : *La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Lavoisier, 2008, p. 140) : « Je crois qu'on sait toujours à qui, pour qui l'on parle. [...] Alors que ce qui fait l'absolue singularité de l'écriture, c'est qu'elle est vraiment le degré zéro de l'allocution. La place existe, mais elle est vide. On ne sait jamais qui va remplir cette place, pour qui l'on est en train d'écrire. » Il me paraît évident que l'écriture scientifique ne se conforme absolument pas à cette « logique ». En science, la place des allocuteurs n'est jamais vide justement.

Prenons par exemple le roman de John Updike, *Ce que pensait Roger*[37]. Il s'agit là d'une tentative presque réussie d'intégrer des énoncés scientifiques dans une œuvre littéraire. L'auteur met en scène des savoirs techniques et scientifiques qui, grâce à une « porosité narrative » surprenante[38], participent au fonctionnement diégétique du récit. Mais, malgré l'ingéniosité déployée en vue d'une intégration authentique de ces savoirs, le texte n'échappe pas aux présupposés qui peuvent affecter deux types de lectures : celle de celui qui comprend parce qu'il sait et celle de celui que l'ignorance menace d'anhédonie en certains points du récit. Et tout lecteur peut très clairement identifier ces moments particuliers qui font bifurquer le récit vers « autre chose » que ce qu'il a lui-même rendu possible. Tout se passe comme si les deux écritures ne pouvaient pas se mélanger.

La vulgarisation scientifique est peut-être ce genre littéraire très particulier qui, grâce à ses références didactiques, se spécifie de pouvoir déclencher une émulsion propre à définir ce que l'on peut faire de mieux comme mélange des deux écritures. Mais une telle orientation vers le didactisme est aussi sa tare littéraire, le péché qui lui interdit l'accès à l'authenticité littéraire. Toujours est-il que, dans le monde d'Orwell, dans le monde de ces « héritiers » qui survivent à la disparition du dernier homme et de la littérature, la vulgarisation scientifique n'aurait plus lieu d'être puisque la science elle-même en serait absente. Elle se serait alors transformée en propagande, comme l'avait bien compris Hitler dans *Mein Kampf*. A mi-chemin entre une parole domestiquée et une écriture faite d'images et de formules.

Strasbourg, le 28 novembre 2008

Lisbonne, le 31 décembre 2009

37. John Updike, *Ce que pensait Roger*, trad. Maurice Rambaud _,_ Paris, Gallimard, 1988. Le titre original est *Roger's Version*, publié en 1986.

38. Je dois cette expression très juste à Claude Murcia avec qui j'ai travaillé récemment pour rendre compte de cette œuvre si particulière dans le cadre d'un séminaire organisé par Isabelle Poulin le 22 mai 2009 à l'Observatoire de Paris.